



HAL
open science

Humour et vie mystique chez Agnès de Langeac

Nathalie Grande

► **To cite this version:**

Nathalie Grande. Humour et vie mystique chez Agnès de Langeac. La vie spirituelle (Ed. du Cerf), 2006, N° 762, pp.21-37. halshs-00313066

HAL Id: halshs-00313066

<https://shs.hal.science/halshs-00313066>

Submitted on 5 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

HUMOUR ET VIE MYSTIQUE CHEZ AGNES DE LANGEAC

Nathalie GRANDE

Les termes d'un tel sujet de réflexion peuvent paraître inattendus, voire un peu iconoclastes, s'agissant de célébrer les mérites d'une bienheureuse du XVII^e siècle, qui sera peut-être un jour reconnue officiellement comme sainte par l'Eglise catholique. Quoi de plus hétérogènes *a priori* que la légèreté, l'absence de sérieux qu'impliquent l'humour, et la gravité, le respect qu'impose la sainteté ? Cette hétérogénéité ne tient pas seulement aux objets, mais à leurs représentations, et peut-être surtout à elles. Tout le Moyen Age s'est en effet gravement interrogé pour savoir si Jésus avait ri durant sa vie terrestre¹ ; et pour beaucoup de théologiens, s'appuyant sur la lettre des textes évangéliques et sur leur idée de la majesté divine, la réponse était évidemment négative : Jésus n'avait jamais ri, et par conséquent le chrétien, dont la vie essaye de se conformer à celle de Jésus, doit éviter le rire, le fuir comme une chose étrangère à la nature chrétienne, comme une occasion de péché par lequel Satan s'empare de la bouche de l'homme, la déforme en rictus grotesque indigne de qui est à l'image de Dieu. Il n'est pour se convaincre que de considérer les canons de la représentation des Enfers dans les Jugements derniers jusqu'à la fin du Moyen Age : enluminures, peintures, sculptures montrent à profusion des figures aux gueules ouvertes, symboles des dangers de la dévoration infernale, mais qui laissent aussi entendre le fameux rire satanique censé les accompagner.

Mais à ce topos médiéval s'oppose un topos concurrent et tout aussi répandu, même s'il est moins connu aujourd'hui, le topos de *l'homo risibilis*, c'est-à-dire non pas de l'homme risible,

¹ Pour tout ce développement je renvoie aux travaux de Jacques LeGoff, *Le Rire dans la société médiévale*, in *Pour un autre Moyen Age*, Gallimard, 1999, p. 1341-1368.

mais de l'homme comme seul être vivant capable de rire, selon le vieux mot qui fut à Aristote avant d'être à Rabelais, « pour ce que rire est le propre de l'homme ». Et l'on a fait observer que le rire tient dans la Bible une place honorable : Isaac, par exemple, est le fils du rire de Sarah, quand Yahvé lui a appris qu'elle allait porter un enfant à quatre-vingt-dix ans, d'où son nom. Ainsi les règles monastiques, après avoir des siècles durant chercher à circonscrire, voire à prohiber le rire, le réhabilitèrent sous l'impulsion d'un saint François – saint fort révérend d'Agnès de Langeac – qui préconise d'opposer à toutes les tribulations que nous réserve cette vallée de larmes un visage hilare (*hilari vultu*). On constate donc combien la question du rire reçoit des autorités chrétiennes un traitement ambigu et variable au fil des temps. Il en ressort *grosso modo* qu'il existe un bon rire, et même un rire bon, celui qui dit la joie que donne la tranquillité du cœur, et ce rire est à cultiver comme un fruit spirituel ; et il existe concomitamment un rire mauvais, rire de dérision qui exprime la malignité de l'intention, rire indigne du chrétien.

Comme le choix du titre de cette communication l'indique, notre propos ne concerne pas seulement le rire, mais veut essayer de s'attacher à répertorier les différentes formes de l'humour à l'œuvre dans la vie spirituelle d'Agnès de Langeac : il sera donc question des rires d'Agnès, mais aussi de ses sourires et de ses joies, et de ceux qu'elle a pu éveiller autour d'elles, chez ses sœurs, ses confesseurs, et comme on le verra, chez les nombreux êtres spirituels qui peuplaient au XVII^e siècle le petit couvent des dominicaines de Langeac (et qui continuent certainement à le peupler, mais de manière plus discrète, ou moins remarquée).

Quand on lit les biographies d'Agnès de Langeac laissées par Esprit Panassière et par Arnaud Boyre², on est surtout frappé de l'intense vie mystique de la religieuse, pour qui les visions succèdent aux miracles, et autres grâces petites et grandes à un rythme soutenu. Or, fait

² Ce sont les deux seules sources que j'ai utilisées sur la vie d'Agnès de Langeac.

gênant pour mon propos (!), les deux biographes insistent tous deux sur le don des larmes qui caractérise Agnès dès son plus jeune âge :

Ces deux filles [Agnès et une amie qui l'accompagne dans ses dévotions] étaient d'humeur différente, car sœur Agnès ne faisait jamais que pleurer et, sitôt qu'elle était dans l'église, elle pleurait. Elle a gardé le don des larmes fort longtemps. L'autre fille était d'une belle humeur et ne faisait jamais que rire. Ce qui faisait que nos Pères les appelaient par jeu, l'une Héraclite, l'autre Démocrite.³

Alors que le Père Boyre lui reconnaît une « humeur (...) belle et tendant à la joie plus qu'à la tristesse », la vie d'Agnès se caractérise plutôt par une longue série de souffrances : les mortifications qu'elle s'inflige, les attaques du démon qu'elle subit, sa santé défaillante, sont autant d'éléments qui apparentent son parcours à un chemin de martyr ; d'ailleurs, lors des fêtes du martyrologe, ne ressent-elle des douleurs aux endroits précis où les martyrs ont été suppliciés ? Cette vie en forme de chemin de croix choisi et assumé culmine dans ce qui couronne et explique tout ce qui précède : sa participation mystique aux souffrances de la Passion. Peuvent alors passer inaperçus les moments où l'humour se manifeste dans cette vie d'exception. Pourtant vie mystique et rire ne sont pas contradictoires, et peut-être même peuvent étroitement coexister.

En premier lieu je voudrais régler la question du rire diabolique, aspect le moins étonnant je crois. On trouve, racontés chez ses biographes, quelques exemples de méchantes moqueries du diable. Ainsi l'arsenal traditionnel des tours de mauvais garnement : robe tirée, pieds écrasés, bruits intempestifs (Panassière, *op. cit.* p.83). Ces plaisanteries diaboliques culminent lorsqu'Agnès obtient de devenir religieuse de chœur :

³ E. Panassière, *Mémoires sur la vie d'Agnès de Langeac*, Cerf, Paris, 1994, p.78. Voir aussi A. Boyre, *Mémoire incomplet sur la vie et les vertus de la Vénérable Mère Agnès de Jésus*, Monastère Saint Catherine, Langeac, 2000, p.142.

Le soir, le diable vint la trouver et lui dit : « Eh bien, Madame, vous serez fille de chœur. Assure-toi que je ferai tout mon possible pour te perdre ».⁴

Nul doute que le diable cherche à se moquer de la nouvelle sœur de chœur : en la vouvoyant et en lui donnant du « Madame », il singe les honneurs dus désormais à Agnès Galand, simple fille de coutelier ponot devenue sœur de chœur. Le « Madame », qui peut paraître d'une ironie assez innocente aujourd'hui, prend un tour beaucoup plus sarcastique au XVIIe siècle, où ce terme désigne en fait une femme de la noblesse -et cela quel que soit son statut vis-à-vis du mariage-. Rappelons la définition que le dictionnaire de Furetière (1690) donne de « Madame » : « Titre d'honneur qu'on donne, en parlant ou en écrivant, aux femmes de qualité, comme princesses, duchesses, ou autres femmes de gens titrés ou gentilhomme ». Il ne serait donc venu à personne l'idée d'appeler « Madame » une Agnès Galand, sauf à une personne mal intentionnée qui aurait voulu dénoncer la prétention d'une arriviste. Le passage brutal du vouvoiement au tutoiement implique la même intention moqueuse et humiliante, qui, en les dénonçant, prête à Agnès des ambitions déplacées et ramène sa vocation religieuse à un calcul sordide. Le rire moqueur, agent du doute qui va semer les scrupules dans le cœur de la nouvelle religieuse, intervient là comme force destructrice.

Plus platement, Agnès de Langeac, comme toute personne au parcours un peu original, rencontra des incompréhensions et se trouva en butte aux moqueries. On peut d'ailleurs remarquer à ce sujet que la moquerie diabolique évoquée ci-dessus répond trait pour trait aux quolibets qu'a essayés Agnès, lorsque sa première tentative pour devenir sœur de chœur a échoué. Comme le raconte Arnaud Boyre :

Cette parole de l'ange l'apaisa et lui fit prendre patience parmi les risées du monde qui se moquait d'elle en disant : « La voilà, elle a voulu être dame et ne peut à présent être servante ; elle allait être fille de chœur et la voilà bien mortifiée ». (p. 191)

⁴ E. Panassière, *op. cit.* p. 178.

Les moqueries ne viennent d'ailleurs pas seulement du monde profane, mais du cœur même de la vocation religieuse d'Agnès. Même si ses biographes glissent prudemment sur les difficultés que pouvait provoquer dans la vie rangée d'un couvent une mystique comme la sœur Agnès, nul doute qu'elle a passablement agacé autour d'elle, et en particulier sa Supérieure :

Un jour, à dîner, elle se faisait toutes les violences qu'elle pouvait pour manger, et sa prieure lui dit devant toute la communauté : « Pourquoi ne mangez-vous pas ? Vous voulez faire la sainte ? ». Cette parole lui donna au cœur, car elle endure tout facilement, excepté ces mots de faire la sainte (...). (Panassière, *op. cit.* p. 247)

On pourrait objecter que peut-être la moquerie rejoint ici la mortification, et derrière la question sarcastique, certains liront l'exercice spirituel à la mode du XVII^e siècle. C'est pourquoi il faut quitter dès à présent le rire diabolique pour mettre en évidence ce qui me paraît beaucoup plus novateur et pertinent, les liens non d'opposition mais de proximité qu'entretiennent l'humour et la vie spirituelle chez Agnès de Langeac.

On peut, pour commencer, remarquer que dans les récits hagiographiques se trouvent souvent des anecdotes comiques, chargées de montrer les vertus extraordinaires du saint, et comment ses vertus dépassent et déconcertent les us et coutumes du quotidien des mortels. Les récits de facétie, typiques des fabliaux médiévaux, ont été incorporés par le genre hagiographique. Les *fioretti* de saint François constituent l'archétype de ces anecdotes comiques, et néanmoins riches d'enseignements. Pour Agnès, on relève ainsi quelques épisodes truculents, mettant en évidence des traits surnaturels de vertu. Ainsi l'épisode du chat, à qui la religieuse alors maîtresse des novices donne l'ordre de s'arrêter sur son mur, puis de faire demi-tour⁵, devant les jeunes femmes ébahies : l'éminente vertu d'obéissance, fondamentale pour assurer la cohésion des communautés religieuses, se trouve ainsi célébrée à travers un épisode d'une

⁵ Panassière, *op. cit.* p.319.

trivialité incongrue. Le comique peut aussi naître de l'exagération, par exemple quand la prieure envoie Agnès se jeter dans le puits du couvent pour tester la sainte obéissance, et Agnès de se précipiter tête baissée, heureusement stoppée par les religieuses costaudes que la prieure avait pris soin de poster dans le jardin (Boyre, *op. cit.* p.173) : le bon sens, qui ignore les vertus surnaturelles, est surpris par cet ordre absurde, et qui semble d'abord d'une malveillance inouïe, avant de s'étonner de l'obéissance tout aussi inouïe de la religieuse, et de comprendre pour finir qu'il s'agissait d'une démonstration héroïque d'obéissance, *usque ad mortem*⁶. Que dire encore de l'épisode où on voit la mère supérieure frapper contre le bois du confessionnal pour abrégé les confessions, sans doute un peu longues, de la sœur Agnès ? On imagine l'irritation de la prieure, les interrogations qui lui viennent pendant son attente, la gêne du confesseur qui se sent surpris en flagrant délit de complaisance à l'égard d'une religieuse, certes fort spirituelle, mais également fort charmante⁷. Le lecteur ne peut que s'amuser de cette scène digne d'une farce anticléricale ; et en même temps cette durée extraordinaire de la confession peut aussi être interprétée par l'historien des religions comme le signe de l'attachement de la sœur Agnès à un sacrement que le Concile de Trente venait de remettre à l'honneur, et pour l'hagiographe comme une preuve du lien entre intensité de la vie sacramentelle et ferveur de la vie spirituelle. Autre scène de comédie, quand le Père Boyre, pour tester la solidité et la validité de la spiritualité de la religieuse, l'humilie devant une autre de ses sœurs : « Sœur Agnès, vous n'êtes pas si vertueuse que vous croyez ; en vous il y a de grandes misères et imperfections ; vous êtes une superbe, orgueilleuse, désobéissante, hypocrite » (Panassière, *op. cit.* p. 343). Et quand Agnès pour toute réponse à cette

⁶ On peut rapprocher cet épisode du récit où le malin imite la voix de la Supérieure pour ordonner à Agnès malade de prendre la discipline (Boyre, p. 42). Comment distinguer les mortifications qu'impose une prudente Supérieure des malveillances d'un démon qui n'hésite pas à prendre sa place ?

⁷ Comme le confesseur, ici Panassière, le note lui-même : « Son père la voulait marier, car elle était une très belle fille », *op. cit.* p. 100.

mortification tombe en extase, il essaie de la réveiller, de la faire crier, et fait tirer sur sa robe : rien n'y fait, et il doit attendre une demi-heure qu'elle soit de retour de son ravissement : on peut s'amuser de l'effet inattendu de la mortification, et de la déconvenue du prêtre, qui voit sa dirigée lui échapper de manière à la fois irrévérencieuse et pourtant ô combien pieuse. Ainsi la vie mystique d'une Agnès a parfois du mal à entrer dans le cadre forcément limité d'une vie ordinaire, et en outre régulière ; le comique naît alors des situations cocasses⁸ que la particularité spirituelle de la sœur suscite. Parce que le regard que le profane porte sur la vie et ses valeurs ignore la dimension spirituelle de toute chose, « car vos pensées ne sont pas mes pensées, et mes voies ne sont pas vos voies » (*Isaïe*, 55, 8) le comportement et les actions d'une mystique apparaissent décalés par rapport aux normes de comportement usuels ; mais si l'espace introduit par ce décalage prête à rire et à sourire, comme il peut aussi prêter à scandale et à confusion, il n'en demeure pas moins que c'est précisément dans l'interstice de ce décalage que se glisse la vie de l'esprit.

Comme pour la mystique, toute chose recèle un enjeu spirituel, les circonstances les plus comiquement triviales donnent lieu à événement spirituel : lors d'une récréation, les sœurs s'amuse à lier Agnès à une corde et à la tirer comme un animal à travers les couloirs du couvent (Boyre, *op. cit.* p.30) ; elle se laisse faire car « elle ne se tenait point dans son grade de supériorité, mais passait son temps avec elles [les religieuses] comme un petit enfant » ; cependant cette circonstance plonge immédiatement Agnès dans le mystère de la Passion : elle pense à Jésus « garrotté et traîné par les rues » après son arrestation, et métamorphose ainsi « le jeu en action sérieuse ». Sœur Agnès semble en effet avoir eu le goût du jeu théâtral,

⁸ On pourrait encore évoquer la scène où Agnès stigmatisée se livre à une sorte de scène de ménage spirituelle car elle refuse ces marques trop visibles de la Grâce divine, et s'enfuit dans le jardin munie d'une perche pour sauter le mur de clôture si ses croix ne disparaissent pas (Panassière, p. 260, Boyre, p. 22), ou quand elle se plaint des limites imposées par son directeur à sa pénitence : si peu de coups de discipline sont permis que cela ne vaut pas même la peine de se déshabiller ! (Boyre, p. 51).

et avoir utilisé dans sa pédagogie les méthodes d'identification et de distanciation sur lesquels travaillent les acteurs :

Quand elle voulait mortifier plus doucement quelque novice, elle assemblait sa petite communauté et disait à celle qui avait failli : « Ma sœur, regardez-moi » et alors elle représentait ce que l'autre avait fait, et disait : « Ne suis-je pas belle ? ». C'était bien montrer la faute ; mais il y avait de la simplicité à représenter une sottise allure, une coiffure de travers, un saut, une afféterie, une trogne colérique et choses semblables, desquelles la seule représentation est indécente, et une personne grave ne l'oserait imiter par geste sans quelque honte. Mais la simplicité d'Agnès ne craignait pas de s'exposer aux risées (...).⁹

Le respectable Père Boyre trouve visiblement malséantes ces saynètes que joue Agnès pour la mortification et l'édification des novices qui lui sont confiées, et ne comprend pas qu'elle s'abaisse ainsi, sans souci de dignité, à donner à rire. Pourtant il n'y a pas de doute : Agnès fait rire autour d'elle, et le rire qu'elle déclenche a à voir avec sa vie spirituelle. Le meilleur exemple en est la familiarité choquante avec laquelle elle s'adresse à la Vierge et à Jésus : en effet elle appelle la Vierge par le diminutif occitan « Mama », qui correspond au français Maman (Panissière, p. 268), et le Père Panissière se sent obligé de lui faire remarquer cette familiarité indécente. Pour ce qui concerne Jésus, elle l'interpelle à l'impératif et le tutoie (Panissière, p. 268) ; on s'étonne ainsi d'une audace qui ne cadre pas avec le sens des préséances qu'affectionnait le XVII^e siècle français. Cette familiarité est si grande que Jésus lui-même en rit :

⁹ Boyre, *op. cit.* p. 180. On peut rapprocher de ces scènes l'épisode où la Supérieure, pour mortifier Agnès qui n'a pas réussi à capturer les oiseaux du jardin, lui demande de prêcher dans le réfectoire, puis dans le chœur, en présence de plusieurs ecclésiastiques, et revêtue d'un bonnet et d'un surplis, comme un prêtre, pour ajouter à sa confusion. Agnès « pour servir de jouet, s'exposa à cette confusion ». *Ibid.* p. 177.

Elle parlait avec Dieu ou avec la Sainte Vierge avec une liberté et une simplicité incroyables. Elle dit encore au petit Jésus que la Vierge tenait entre ses bras : « A Dieu mon ami, adieu mon petit poupon ». Ce petit se mit à rire de la voir si amoureuse de lui.¹⁰

Si Jésus rit, c'est effectivement que la familiarité affective est forte. Le «mon petit poupon » - on dirait aujourd'hui « mon petit bébé »- frise de fort près la mièvrerie maternelle, accentuée encore par l'adjectif possessif à valeur affective. Mais on remarquera que cette familiarité s'inscrit dans un culte en plein essor au XVIIe siècle, en particulier dans les communautés religieuses féminines : le culte de l'enfant Jésus, que les couvents de femmes cultivent à l'aide de poupées sculptées ou modelées. Les religieuses, qui recevaient souvent parmi elles de très jeunes filles, s'amusaient à multiplier les vêtements et autres ornements qui enrichissaient ces poupées. Agnès ne fait donc là que verbaliser cette dévotion à connotation maternelle. Mais « mon ami » surprend peut-être plus encore car le terme ne renvoie pas au sentiment d'amitié, comme le laisse croire le sens moderne, mais à la relation d'amour qui peut exister entre un homme et une femme : Agnès, si elle était là aujourd'hui, dirait tout simplement « mon amour ». On sait que le langage du cœur est le langage mystique par excellence. Les rires et sourires de Jésus, qu'observe la sœur Agnès, montrent comment ce langage, qui surprend les oreilles des confesseurs et des autres religieuses, est agréé par Jésus en vertu de la simplicité de cœur que suppose une telle audace.

Cette simplicité de cœur implique qu'Agnès passe pour plus ou moins niaise aux yeux de beaucoup : elle ne comprend pas le sens de certains mots¹¹ ; elle chante l'office sans le

¹⁰ Panassière, p. 103. Chez Boyre, un épisode proche est raconté avec une variante du rire au sourire : « A cet adieu enfantin et tout innocent, l'Enfant Jésus rendit le réciproque par un regard plein d'amour et sourit amoureusement et visiblement à Agnès », p. 8. *Idem* chez Panassière, p. 180. D'autres épisodes montrent l'enfant Jésus rire et sourire à l'adresse d'Agnès : Boyre p. 181, Panassière, p. 225.

¹¹ Comme la notion d'« orgueil caché » ou le verbe « violer ». Voir Boyre p. 180.

comprendre¹². Mais là où certain(e)s prennent sa candeur pour de la sottise, un jésuite aussi averti que le Père Boyre lit la simplicité du cœur :

Donner à l'ange le nom de « Mon ami » et même à Jésus, et encore qu'elle l'appelât son Epoux, c'était plein de simplicité et des religieuses d'ailleurs me dirent que, à cela, elles croyaient qu'elle fût niaise ; mais assurément c'était une nue et franche simplicité, qui ne pensait pas s'arroger trop franchement le nom de l'Epouse de Dieu. Une autre n'oserait dire cela et croirait parler orgueilleusement, mais la simplicité ne fait pas de telles réflexions » (Boyre p. 179-180).

Le Père Boyre donne là la clef qui explique les rires et sourires qui peuplent les visions de la sœur Agnès. En effet on est frappé à la lecture de la récurrence du même schéma dans le récit. Les êtres spirituels qui s'adressent à Agnès apparaissent en effet extrêmement souriants : j'ai relevé une dizaine d'occurrences chez chacun des biographes de visions où les anges ou l'enfant Jésus sourient en disparaissant mystérieusement, ou rient de la simplicité de la jeune femme. Il faut noter qu'à chaque fois, ces rires et sourires ne sont pas gratuits, mais toujours motivés par des circonstances. Ce peut être un ange sous l'apparence d'un enfant qui demande l'aumône, et la charitable Agnès qui s'excuse de ne pas avoir de quoi, découvre une grosse pièce mystérieusement apparue dans sa poche ; ou encore un enfant mendiant à qui la pieuse Agnès demande s'il sait faire le signe de croix, et l'enfant de disparaître à ses yeux en riant. A chaque fois le rire angélique s'appuie sur à une facétie que l'ange farceur s'amuse à jouer à naïve Agnès en prenant des déguisements pour la surprendre. Son inépuisable charité déjoue tous ces bons tours que les anges lui jouent, et le rire des anges signifie alors, semble-t-il, le plaisir qu'ils prennent à voir leurs farces réussir, et la charité naïve triompher. Ainsi les rires

¹² Comme la majorité des religieux/ses de cette époque. A cet égard cette ignorance ne signale aucune incapacité intellectuelle. Voir Boyre p.165.

et sourires mettent en évidence une des dimensions principales de la vie mystique d'Agnès de Langeac : la « simplicité », au sens d'absence de finesse, d'absence de calcul.

Cette vertu semble d'ailleurs la caractériser dans son être même, comme son prénom l'indique. En effet, bien avant Molière et *L'Ecole des femmes* (1662) Agnès est par excellence le prénom des ingénues, à cause de la sainte, vierge et martyr, qui a fait entrer ce prénom dans le calendrier chrétien, et à cause de l'étymologie du prénom, qui apparente toute Agnès à un agneau, animal symbole de l'innocence et de la fragilité. La « simplicité » d'Agnès de Langeac est donc telle qu'elle fait rire même les anges¹³, ce qui laisse étonnamment penser qu'Agnès dépasse les anges en simplicité. C'est cette simplicité qu'admire le Père Boyre au milieu de toutes les qualités, apparemment si contradictoires avec la simplicité, qu'il lui reconnaît :

J'ai dit souvent qu'Agnès était pour ménager les plus sublimes esprits du monde sans les offenser, tant on voyait de bonté et de prudence dans son entretien, avec un mélange de paroles de dévotion, qu'elle mêlait de bonne grâce sans affectation aucune, cédant et laissant parler tant qu'on voulait. Les seigneurs et dames et même les gens éminents en prudence et en science y ont été toujours contents et sont sortis d'avec elle dans l'admiration, car c'était une fille bien faite, posée, parlant peu, d'un port modeste et ensemble majestueux, portant sur le front je ne sais quoi de divin, et la pudeur dans les yeux. Quel moyen de trouver de la simplicité parmi cela ? Pourtant y était-elle en sa perfection, et si grande que les anges et Jésus-Christ même en riaient.¹⁴

¹³ Voir E. Panassière, *op. cit.* p. 100, 124, 169, 196, 215, 272, 300, 308, 325 et A. Boyre, *op. cit.* p.16, 105, 125, 179, 180, 181.

¹⁴ Boyre, p. 179.

C'est la simplicité d'Agnès, envers de l'orgueil, que signalent les rires et sourires. Loin d'être de simples ornements frivoles du récit, ils sont donc à comprendre comme de réelles manifestations spirituelles.

Mais j'ai surtout évoqué jusque là les rires qu'Agnès déclanchait, et qu'elle peut encore susciter chez un lecteur moderne qui accepte de se laisser surprendre par le caractère incongru des situations et paroles des récits bio-hagiographiques. Je voudrais terminer par l'humour d'Agnès elle-même, puisque les récits gardent mémoire de certains rires de la religieuse.

Il y a au moins trois occasions qui suscitent le sourire de la sœur Agnès. Premier objet de ses sourires, et non le moindre, ses confesseurs. Il y aurait beaucoup à dire sur les liens qui ont uni les directeurs et la dirigée. Panassière, parce qu'il était dominicain comme elle, et parce qu'il l'a aidée à réaliser sa vocation, a certainement suscité une grande affection, ce qui explique le mal qu'elle s'est donnée pour le guider vers le salut. Car, à vrai dire, les rôles de directeur et de dirigée sont très fluctuants, et une bonne partie du plaisir qu'on trouve à lire le Père Panassière vient de la gêne qu'il éprouve à avouer être l'objet récalcitrant des intercessions de la sœur Agnès, dont les yeux de l'âme suivent toutes les actions¹⁵. Mais c'est surtout le Père Boyre qui me semble avoir été attentif aux sourires d'Agnès : il note les sourires qui accompagnent ses paroles pendant leurs entretiens (p. 36, 145 et 174). Il comprend *a posteriori* comment elle lui soutirait de l'argent pour enrichir ses aumônes :

Il est pourtant vrai qu'elle tirait argent de moi assez finement et je ne m'en pouvais pas apercevoir, seulement je m'étonnais que parfois elle m'écrivit de lui envoyer des médailles bénites, reliquaires et semblables dévotions (...). Cependant ce que je lui envoyais s'en allait là, et je suis bien aise de cette charité, à laquelle alors je ne pensais pas. (Boyre, p. 122)

¹⁵ Ainsi, à propos du comportement de Panassière avec les femmes, voir Panassière, p. 298.

L'aveu du Père Boyre montre qu'Agnès ne disait pas tout à ses confesseurs, et savait tirer d'eux ce qu'elle en attendait, *ad majorem Dei gloriam*. La distance que la sœur Agnès était capable de prendre vis-à-vis de ces hommes incomparablement mieux formés qu'elle, montre comment, tout en les respectant pour leur fonction auprès d'elle, elle savait dépasser les grandeurs de situation, et, sans chercher à remettre en cause l'ordre des choses, l'appréhender pour ce qu'il était, l'ordre qu'il lui était donné de connaître en ce début du XVII^e siècle. Parmi les sourires d'Agnès, il en est un plus précieux car plus énigmatique, puisqu'elle l'accompagne de silence, et que le narrateur ne commente pas, laissant au lecteur la liberté de le méditer à loisir :

Et un jour, me demandant pourquoi je ne lui disais mon opinion [sur les disputes entre l'évêque de Saint-Flour et l'ordre dominicain à propos de la fondation de Langeac], je lui dis « parce que vous êtes une femme ». Elle sourit à cela et ne dit plus mot. (Boyre, p. 174)

S'il n'y avait que le silence d'Agnès, on pourrait croire à son acquiescement sans arrière-pensée à la traditionnelle misogynie par laquelle le Père Boyre pense échapper aux questions. Mais ce silence est accompagné d'un sourire, dont Boyre comprend bien toute l'importance puisqu'il le note. Et si le silence disait l'acceptation de la réponse sans chercher à engager une démarche de discussion, voire de contestation, le sourire semble quant à lui indiquer que la même intelligence qui est capable de préférer restée au secret, est capable de juger des fondements des paroles proférées. On voit donc comment le sourire d'Agnès pouvait dire beaucoup.

Autre objet qui suscite la joie d'Agnès, et c'est inattendu, l'argent. La fondation nouvelle de Langeac était pauvre ; et, comme portière du couvent, à qui les pauvres gens venaient demander l'aumône, ou comme prieure, ayant le souci de la gestion des comptes, la sœur Agnès n'a cessé d'être confrontée au manque d'argent. Mais ce problème ne semble pas avoir

été un souci pour elle : quand un créancier vient réclamer dix-huit sols –somme au demeurant fort modeste-, et qu'elle n'a que trois liards à donner, le Père Boyre témoin de la scène affirme : « elle riait et ne perdit rien de la paix et la joie de son âme ». Cherchant à se procurer le moyen d'augmenter ses aumônes, elle organise un petit trafic d'objets de piété auprès des sœurs ayant reçu quelque argent de leur famille : « Et elle, étant de gaie humeur, le leur ôtait [l'argent] en riant, par forme de troc et de vente, comme se jouant enfantinement avec elles » (Boyre, p. 122). On s'avoue choquer d'une telle légèreté pour un sujet qui mérite peut-être plus de considération, et la voir récupérer en riant le maigre argent des sœurs ou renvoyer sans paiement, mais en riant toujours, le créancier ne paraît pas une attitude bien sérieuse. Mais peut-être est-ce cela que voulait dire la sœur Agnès : que l'argent n'est pas sérieux.

Dernier sujet de réjouissance, et aussi peu habituel, sa propre mort. Boyre note qu'elle « riait de joie en s'approchant de la mort » (p.200). Et cette joie semble s'être prolongée au-delà du trépas d'après les indications de Panassière :

Sa face devint riante, comme quand elle voulait rire pendant sa vie, ce que remarqua fort bien M. le marquis de Langeac, ainsi que plusieurs autres personnes. Celui-ci, voyant le corps de la mère Agnès de Jésus, dit et assura qu'elle avait la même façon et faisait la même action quand elle riait pendant sa vie (...). (Panassière, p. 371)

Agnès inverse ainsi les termes de la locution proverbiale « mourir de rire » : elle a ri de la mort, mais non pas comme les héros romantiques, par défi et par bravade, souvent avec le désespoir au cœur. Si elle a ri de sa mort, et continué à rire après sa mort, c'est pour exprimer sa joie de voir s'exaucer le désir qu'elle avait de quitter ce monde pour un autre. Elle est entrée riante dans l'éternité parce qu'à ses yeux, elle entrait dans la joie de l'éternité.

Que reste-t-il des rires et sourires dont est parcourue cette réflexion ? D'abord le constat qu'on a trop vite fait de jeter le rire du côté du diabolique : les deux biographies d'Agnès de Jésus donnent, et de loin, la plus belle place aux joies spirituelles. Loin d'apparaître

antagonistes ou même simplement indifférents, vie de l'esprit et humour vont souvent de pair, car le rire que suscitent les paroles et les actes de la mystique témoignent du regard décalé que porte sur le monde tel qu'il va celle qui vit avec simplicité dans la familiarité du Ciel. Les rires d'Agnès de Langeac ne s'opposent donc pas à ses pleurs : ils sont deux postures symétriques et concurrentes, mais qui expriment finalement la même réalité d'une âme merveilleusement « simple » devant la vie.

Nathalie Grande - Université Michel de Montaigne/Bordeaux 3